

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 18

Artikel: L'éclair
Autor: Régnal, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un cachet à chacune de ces «figurations.» Elle s'acquittait de sa tâche avec conscience, comme d'un métier régulier, gardant toute sa tranquillité d'esprit, et songeant peut-être à quelque fiancé réel, choisi en dehors de ce milieu bizarre, pour lequel elle amassait une petite dot par ce moyen excentrique...

Ah ? les petits mystères de Paris !

Les revenants. — Saint-Saëns est donc encore de ce monde, et les journaux qui se sont empressés de prédire sa mort y sont pour leurs frais. Ce n'est pas la première fois que les journaux de Paris se rendent coupables de pareilles anticipations. On peut citer entr'autres le cas de M. Washburne, l'ancien ministre des Etats-Unis, à Paris. Le 26 septembre 1887, la plupart des journaux parisiens annoncèrent son décès, en Amérique.

Ce cadavre récalcitrant télégraphia de New-York, à la légation des Etats-Unis, qu'il était encore vivant et qu'il comptait persévérer.

Il doit être désagréable de figurer ainsi prématurément dans les nécrologies; c'est un honneur qu'on est bien aise d'ajouter le plus possible, mais les personnages célèbres y sont toujours exposés, parce que, dès qu'ils tombent gravement malades, les journaux à informations préparent bien vite leur oraison funèbre, afin d'être prêts à l'insérer au premier signal.

Le romancier, Michel Masson, fut l'objet d'un canard semblable pendant une maladie. Un journal abusa du zèle de l'information jusqu'à publier le compte-rendu détaillé de ses obsèques, le jour même où Michel Masson, convalescent, était autorisé par son médecin à manger une première aile de poulet !

Et rappelons à ce propos une charge du spirituel écrivain Léon Gozlan, qui fit annoncer, à trois reprises, son propre décès. La première fois, il s'agissait de pousser à la vente d'une édition en souffrance. Cette plaisanterie l'ayant fort diverti, il la renouvela avec un égal succès, et, très encouragé, il tenta de la renouveler une fois encore, ce qui devenait abusif.

Un jour, un de ses amis, qui s'aidait à accréditer ce bruit, court au bureau du *Siècle* et annonce d'une voix émue la mort foudroyante de l'auteur d'*Aristide Froissart*. Havin, le directeur du journal, considère d'un air défilant ce messenger de mauvaise nouvelle :

— Vous êtes bien sûr qu'il est mort ? lui demanda-t-il.

— Hélas, monsieur, il vient d'expirer dans mes bras.

Mais, Havin, instruit par l'expérience, ajoute :

— C'est égal, nous attendrons, cette fois, qu'il soit enterré !

L'ÉCLAIR

Au temps de la domination espagnole à Naples, au commencement du XVII^e siècle, des ferments de révolte agitaient sans cesse les populations opprimées; les grands et nobles mots de patriotisme et de liberté ne se murmuraient qu'à voix basse, mais trouvaient un écho dans tous les cœurs. Des conjurations, des sociétés secrètes prélevaient déjà à la grande insurrection qui allait éclater bientôt à l'appel de Mazaniello.

Plus d'un Napolitain, alors révolté contre les oppresseurs, fuyait dans les montagnes inaccessibles, les exactions, les humiliations qu'impose la présence de l'étranger sur le sol natal.

Des bandes ne tardèrent pas à se former ainsi dans les défilés des Abruzzes.

Tout d'abord, les fiers descendants des Morses et des Samarites, animés par les plus généreux desseins, n'eurent qu'une pensée: préparer en secret la libération de leur territoire. Malheureusement, au petit nombre de cœurs courageux qui concevaient ce plan, vinrent s'adjoindre des gens de moins bonne volonté. Débiteurs insolubles, fils rebelles, vagabonds et autres individus de même valeur, cherchèrent — sous couleur de patriotisme — un refuge contre les lois parmi ces troupes de braves citoyens, dont ils ne tardèrent pas à déshonorer le noble but par des actes de brigandage odieux.

Une nuit d'été, sur le sommet d'un plateau, voisin du mont Mujella, dans l'ombre d'une épaisse forêt, sous la voûte mystérieuse des vieux arbres inclinés par les ouragans, des bruits d'armes et de voix se faisaient entendre. On ne voyait rien, mais on devinait là, cachée sous les pins gigantesques, la présence d'une troupe nombreuse et irritée.

Le ciel noir, sans lune, la lourdeur de plomb d'une atmosphère chargée d'orage, les mugissements d'un torrent qui roulait au fond de la gorge auraient suffi à remplir de terreur l'âme de toute créature humaine égarée dans ces solitudes abruptes et sauvages. — Le dialogue suivant entre un bandit et quelque voyageur capturé dans la montagne prenait un caractère doublement effrayant au milieu d'un pareil cadre :

— On t'a surpris à l'entrée d'une caverne où nous avons entassé des cailloux précieux extraits des roches aurifères. Ces richesses sont destinées à notre cause..., tu nous espionnais. Tu mérites la mort.

— Si je suis coupable, [c'est involontairement. Je ne me mêle pas de politique, et le hasard seul m'a conduit par ici.

La fraîcheur de l'organe, l'accent courageux et juvénile de celui qui répondait, décelaient un homme dans l'ardeur audacieuse de la vingtième année.

L'interrogatoire continuait.

— Qui es-tu, en somme ?

— Un peintre, tout simplement !... Un amoureux de l'art et de la nature. L'Aranella est mon pays. J'allais à Rome; mais tenté par les beautés de la route que je faisais à pied, je me suis écarté un peu du chemin direct, mon crayon à la main, prenant de ci

de là les croquis de l'étonnante contrée que je traversais. C'est dans cette occupation que vous m'avez surpris. Fouillez mon bagage... En fait de pièces compromettantes pour votre sûreté, vous ne trouverez que mes esquisses et mes pinceaux.

Un murmure confus de doute, de méfiance, s'éleva autour du prisonnier.

— Pour n'être pas préméditée, reprit le brigand, interprète de ses hommes, ta faute n'en est pas moins dangereuse, menaçante pour nos intérêts. Tu sais maintenant où sont nos trésors; un mot de toi peut les livrer aux sbires du vice-roi. Il nous faut donc une garantie: ta vie, ou une rançon égale à l'or dont tu as découvert l'existence.

— Ma fortune ne dépasse pas quelques carlins... Où prendrais-je de quoi vous payer cette rançon ?

— N'as-tu parents ? des amis ?... riches.

— Je suis orphelin. Mes camarades sont tous comme moi, jeunes, riches d'espérances et d'illusions seulement.

— Réfléchis bien. Cherche dans ta mémoire si tu ne te souviens pas de quelque ressource secrète, d'un protecteur quelconque. Cinq minutes t'appartiennent. Au bout de ce temps, si tu n'as rien trouvé... nous te précipitons là-dedans.

Du geste, il désigna farouchement l'abîme creusé à quinze cents pieds au-dessous du lieu où se passait cette scène dramatique.

Le jeune homme accepta silencieusement le court répit qui lui était offert. Il s'assit sur une pierre, parmi les genêts et la bruyère. Peu à peu, ses yeux habitués à l'obscurité distinguaient mieux le site. Son esprit concevait toute l'horreur de la situation. Pas une chance de fuite !... Sous le rempart sinistre de la forêt, une horde cruelle semblable à des loups affamés ! un gouffre béant de l'autre côté, un gouffre dont l'œil ne pouvait, en cette lugubre nuit, mesurer la profondeur !

Machinalement le captif poussa du pied une pierre dans l'espace... Malgré son poids, elle mit plusieurs secondes à atteindre le fond du précipice, où elle se brisa en produisant une poussière d'étincelles. Malgré sa bravoure, l'infortuné voyageur frissonna et son regard, fuyant l'effrayant abîme, se leva vers le ciel comme pour y chercher protection. — Aucune étoile n'y brillait. Les lourds nuages étendaient un crêpe funèbre sur la lente agonie anticipée du malheureux.

Une large main s'abattit sur son épaule. Les cinq minutes étaient écoulées.

— Eh bien !... Que nous dis-tu ? fit railleusement le féroce bourreau.

— Que voulez-vous que je vous dise ? pondit mélancoliquement la victime.

— Bon. En ce cas, finissons-en.

A ces mots, deux brigands saisirent le condamné et le poussèrent vers le précipice. Alors, au bord du vide, une lutte douloureuse s'engagea. Le patient, animé par l'instinct de la conservation, épouvanté par l'horreur d'un trépas si cruel, se débattait, se défendait, résistait. Les pierres roulaient sous ses semelles... Ses mains se cramponnaient désespérément aux épaules de ses agresseurs qui craignaient de se trouver entraînés par lui dans l'abîme. C'était sauvage... épouvantable !

Tout à coup, un éclair éblouissant déchira la nue... Puis un autre, encore un autre

fulgurants... sans intermittences, mettant le ciel en feu.

— Laissez-moi... Arrêtez... — s'écria le peintre avec un soudain accent d'autorité qui domina ses exécuteurs.

Ceux-ci lui rendirent la liberté de ses mouvements, croyant qu'il se décidait enfin à quelque révélation.

L'orée du bois, illuminée à présent des lueurs fantastiques de l'orage, apparaissait peuplée d'une trentaine d'individus aux mines farouches, singulièrement accoutrés, armés jusqu'aux dents. Au centre du demi-cercle qu'ils formaient, se tenait leur chef, — celui qui tout à l'heure interrogeait le voyageur. — Ce bandit, jeune, altier, superbe, un poing sur la hanche, drapé dans un long manteau, l'œil étincelant de puissance, était beau de froideur, d'implacabilité. — Sur son épaule, dans une pose voluptueuse et caressante, s'appuyait une femme remarquablement jolie et bien faite, vêtue d'un costume bizarre, à demi bohémien. Elle paraissait frêle... Pourtant sa petite main savait conduire le bras du colosse superbe qui, à son tour, domptait la troupe féroce, sanguinaire, à laquelle il commandait.

Ainsi cette créature mignonne était là depuis les débuts du procès sommaire fait à un infortuné!... Elle assistait à son exécution, sans que nulle pitié se reflêtât sur son visage de sirène... — La mort d'un être humain était une simple récréation offerte à son caprice.

Le peintre s'était rapproché vivement de ce groupe silencieux, il fixait un regard fasciné sur l'étrange créature et son compagnon.

Celui-ci attendait. Voyant que le jeune homme ne disait rien et s'enfonçait de plus en plus dans sa contemplation, il frappa le sol du talon avec impatience :

— Eh bien?... Qu'y a-t-il?

L'artiste poussa un profond soupir, parut sortir d'une extase, et murmura lentement, avec l'expression d'un indicible regret :

— Quel malheur de ne pas vivre pour peindre un pareil tableau !

Le chef des meurtriers, un instant abasourdi par cette réponse, s'emporta, fit un geste de dédain, et ordonna qu'on en finit avec l'exécution de ses ordres. Mais la femme, jusque-là impassible, laissa éclorer sur ses lèvres un sourire vaniteux.

— Agapito... je veux sa grâce, dit-elle languissamment.

— Tu rêves ?

— Non.

— De la pitié?... toi?...

Un froncement de sourcils jaloux, indiqua un soupçon dans l'âme du farouche condottière.

— Une fantaisie... Je veux.

— Mais il nous trahira!...

— N'aie pas peur. Si je lui donne la permission de faire son tableau... il ne me trahira pas, moi.

L'hiver suivant, Rome s'abandonnait à toutes les folies du carnaval. Parmi les jeunes gens dont les lazzis amusaient le plus la foule, il en était un qui, sous le masque, se faisait remarquer, courant les rues, s'arrêtant au coin des carrefours pour débiter de satiriques improvisations et jeter à

vent l'inépuisable monnaie d'un esprit étourdissant.

Toute la ville s'enquit de lui, et apprit que l'auteur de tant d'originales pasquinades était un artiste, d'ailleurs parfaitement ignoré. Ceci le fit connaître.

On alla chez lui; on y trouva une foule d'esquisses, d'ébauches révélant le plus grand mérite — et une seule toile complètement terminée. Elle représentait un paysage abrupt, empreint d'une sauvage grandeur, des gens de mine inquiétante et d'aspect menaçant, un couple jeune et radieux, un individu qui, vu de dos, cachant son visage au public, dessinait lui-même tous ces personnages.

Ce fut un cri d'admiration, d'enthousiasme parmi les amateurs. Du jour au lendemain, le jeune peintre modeste, méconnu, blessé même, disait-on, par l'indifférence de la foule, et qui cachait en son humeur morose, ses œuvres et son nom — ce peintre devint l'idole des Romains. Alors saisi d'une légitime fierté, il prit son pinceau et signa l'œuvre qui lui donnait enfin la célébrité, d'un nom à jamais immortel, — celui de Salvator Rosa.

GEORGE RÉGNAL.

Les femmes qui font des armes. — On sait que l'escrime est en grande faveur aujourd'hui, surtout à Paris, où tout le monde fait des armes. Les femmes ont suivi l'entraînement général. Toute demoiselle trouve maintenant un plastron et deux paires de lames Coullaud dans sa corbeille de mariage. Chaque ménage qui s'installe réserve la salle d'armes à côté du cabinet de toilette.

La fantaisie la plus variée préside à la toilette de nos jolies escrimeuses. Un plastron élégant, soutaché, brodé; un petit jupon court, vrai jupon d'opéra-comique; des bas de soie rouge, un gant blanc, à revers bleu ou noir, c'est tout simplement délicieux. Un assaut entre deux jeunes femmes d'une certaine force qui luttent, le teint animé, s'allongeant avec grâce, bondissant en arrière, puis revenant tout à coup à l'assaut avec des grâces félines, c'est là un spectacle autrement attachant qu'une première à l'Odéon.

A neuf heures du matin, la femme de chambre annonce: « Le maître d'armes de madame! »

Et l'on entend bientôt le joyeux cliquetis, les appels, les hourras.

Madame saute, rompt, s'élançe, se fend; ses joues sont roses, sa respiration entrecoupée. Madame est vaillante, madame est fière, madame se sent vivre.

Dégagez, coupez dessus.

Croisez, tirez dessous en gagnant la mesure.

Deux battements, tirez dessus.

Battement en quarte, une, deux, dedans.

Double engagement, une, deux, fendez-vous.

Quarte, parez sans tirer. Quarte, parez, une, deux.

Battement en tierce, doublez dedans.

Une, deux, à la main. Une, deux, à la poitrine.

Coupez dessus, battement en tierce, dégagez dedans.

Battement en tierce, fausse attaque à la main, dégagez poitrine.

Liez le fer, menacez dessous, tirez dans la tête, sautez en arrière!...

C'est M^{me} la baronne qui prend sa leçon. Après six mois de fleuret, elle s'est mise à l'épée.

Avec l'escrime, les femmes n'auront plus à redouter l'embonpoint. Elles resteront souples et sveltes jusqu'à cinquante ans. La migraine, les vapeurs, les névralgies sont à tout jamais dissipées.

On ami

Djan à Thimothé n'avai que 'na felhie, et coumeint la gaupa avai gaillà oquie à preteindrè, lè chalands ne lài manquiront pas. Mâ dé très-ti, cé que fut lo préférà dè la donzalla ne fut pas on brâvo valet dâo veladzo, cein fut on gaillà dâo défrou, on vive-la-joie, que fasâi son fignolet, que dansivè bin et qu'avâi on boutafrou dâo diablo, et coumeint l'étâi on dié compagnon, l'étâi bin recriâ pè la jeunesse quand y'avâi onna danse, kâ lè savâi bin amusâ, et ne faut pas être trâo ébahi sè la bouéba à Djan à Thimothé ein fut vito einfaratâie, kâ l'estaffier que savâi que y'avâi dè la brâza, la reluquâvè et lài savâi derè dâi galèzès parolès

Lo Djan sè laissâ eindzaubliâ assebin, et cein finit pè fèrè babelhi lo menistrè, kâ cein sè passâvè dévânt qu'on aussè dâi suppléants d'officiers d'état civi, et lài eut la noce âo bet.

Lo leindéman de la noce, Djan, qu'avâi lè maçons (pas lè couastro, mâ eilliâo dâi quartettès), étâi pè la pinta, iô trâovè se n'ami Frelure qu'avâi passâ l'écoula avoué li et que lài fâ :

— Mâ coumeint dâo diablo as-tou fé dè bailli ta felhie à n'on gaillà tarâ et pliein dè dettès coumeint on tsin dè pudzès?

— Coumeint?

— Eh binsu! et vu bin frémâ que n'a mariâ ta felhie què po avâi dè la mounia po pâyi eilliâo à quoui dâi.

— Et porquie ne m'ein as-tou rein de?

— Pas se fou, me n'ami! lo lulu mè dâi veingt pices!

Faire tapisserie. — Telle est l'expression dont on se sert ordinairement dans un bal en parlant des demoiselles qui ne dansent pas, faute de danseurs.

Une de nos voisines nous disait l'autre jour: « Je tiens de ma vieille tante